

Collection « Etudes et documents »

R. Julius

UNE VIEILLE MAISON A RESTAURER
2000-2015

Editions Le Pèlerin
2026

MODULARIO
F. - Catasto S. T. - 93



LE PARTICELLE FOGLIO 3
NUMERO 1484/2 RISULTANO
GRAVATE DA ANNOTAZIONE DI RISER-
VA PER DISCONTINUITA' STORICA
DELLA DITTA INTESTATA IN CATASTO (Mod. 3/SPC - Istruz. XIV (modif.))

DIREZIONE GENERALE DEL CATASTO E DEI SERVIZI TECNICI ERARIALI

UFFICIO TECNICO ERARIALE DI BERGAMO

CATASTO TERRENI
Ditta intestata a se-
guito di di divisione
di n.o. non convelli-
data da titolo reso
pubblico, ai soli fini
della conservazione
del catasto senza pre-
giudizio di qualunque
regione e diritto.
Riserva N.° 4

CATASTO TERRENI



Comune di BREMBILLA

Sez. censuaria BREMBILLA

(solo in caso di catasto separato)

DENUNCIA DI CAMBIAMENTO N° PRESENTATA IL 22 MAG. 1998 925125
A NORMA DELL'ART. 8 DELLA LEGGE 1° OTTOBRE 1963, N. 679.

I sottoelencati possessori:

MUSITELLI CARMELA n. a BREMBILLA il 23/02/1947 compr. x 1/3;

(cognome, nome, luogo e data di nascita — ovvero ragione sociale — titolo e quote di possesso)

MUSITELLI ANGELA MARIA n. a BREMBILLA il 31/07/1949 compr. x 1/3;

MUSITELLI ANTONIO n. a BREMBILLA il 23/10/1956 compr. x 1/3.

~~XXXXXXXXXX~~

denunciano a codesto Ufficio Tecnico Erariale che nelle particelle di cui ai quadri di pagina 2, sono stati introdotti cambiamenti nello stato dei terreni a seguito di edificazione di nuova stabile costruzione, da considerarsi immobile urbano ai sensi dell'art. 4 della legge 11 agosto 1939, n. 1249 e successive modificazioni.

Tali cambiamenti risultano descritti nelle pagine 2 e 3 della presente denuncia, di cui è parte integrante l'allegato tipo mappale, redatto dal Sig. Geom. GUALANDRIS BRUNO
iscritto all'Albo professionale de i geometri N° 3236 della provincia
di Bergamo

BREMBILLA li 20 MAG. 1998

La presente dichiarazione è resa da:

Geom. GUALANDRIS BRUNO

tecnico incaricato

MUSITELLI CARMELA

Musitelli Carmela



Gualandris Bruno

Ce fut celle-ci.

"ALLEGATO ALLA DENUNCIA MOD. 3/SPC N°

PRESENTATA IL
BERGAMO."

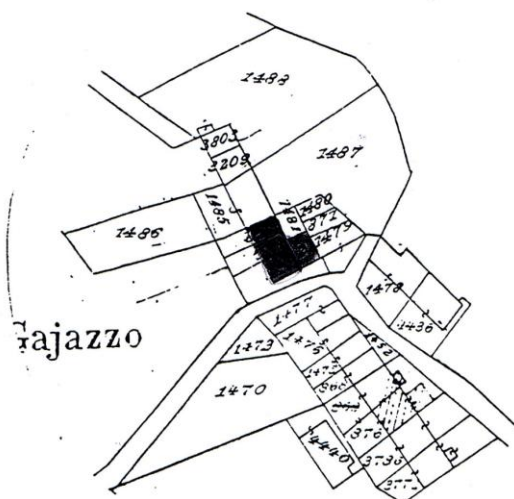
ALL'UFFICIO TECNICO ERARIALE DI

Il sottoscritto geom. Gualandris Bruno iscritto al n° 3236 dell'Albo dei geometri della provincia di Bergamo, eseguiti i vari controlli, dichiaro che i fabbricati identificati nel N.C.T. con foglio n° 1030 particella n° 1482/1483/1484, riportati nel presente estratto di mappa e oggetto della denuncia sopra indicata, ~~non~~ sono correttamente rappresentati nella mappa del N.C.T. attualmente in visura.

22 MAG. 1998 92512

Comune : BREMBILLA

Sez. cens. : BREMBILLA



1/1000



BREMBILLA

, li 20 MAG. 1998

Il tecnico



Gualandris Bruno

Sa position, à Gaiazzo, Valbrembilla BG, Italia.

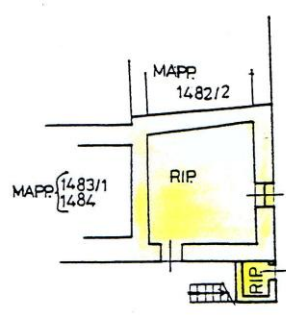
MOD. 497
1977



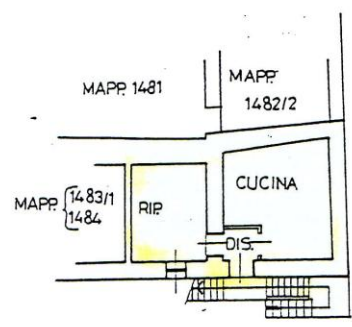
MINISTERO DELLE FINANZE
DIPARTIMENTO DEL TERRITORIO
CATASTO EDILIZIO URBANO (RDL 13-4-1939, n. 652)

MOD. BN (CEU)
LIRE
500

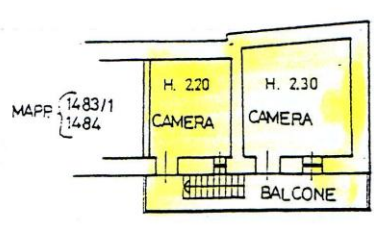
Planimetria di u.i.u. in Comune di BREMBILLA via GAIAZZO civ. SN



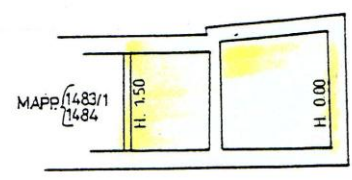
PIANO TERRA H. 2,40



PIANO PRIMO H. 2,30



PIANO SECONDO

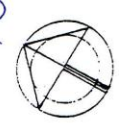


PIANO TERZO-SOTTOTETTO

ZOGNO, Li 24-08-2000
ALLEGATO "A"
AL PRELIMINARE TRA LA
SIG. ^A FROSIO EMERENZIANA

Frosio Emerenziana

ORIENTAMENTO



SCALA DI 1: 200

Variazione di N.C. ☒
nuncia di variazione ☐

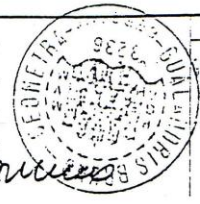
Identificativi catastali		
BR/3		
1482	suo	1
1483		2

Compilata dal GEOM.
TITOLO COGNOME E NOME
GUALANDRIS BRUNO

Iscritto all'albo dei geometri
della provincia di BERGAMO n. 3236

29 MAG. 1998

Gualandris Bruno



RISERVATO ALL'UFFICIO

983 0 3 5 0 4

Le plan.



La maison avant tous travaux, photo de 1986.



Motifs des décorations du haut de murs avant les travaux. Ceux-ci ne seront pas repris.



Les travaux peuvent commencer. Etat du plancher du galetas. Ici, et ce sera le seul endroit de la maison, les poutres seront enlevées vu leur état, pour être remplacées par des neuves apprêtées à l'ancienne.



On est prêt à attaquer. Façade donnant sur le Centro storico di Gaiazzo. Premier acte, enlever les bouts des poutrelles de bois encore prises dans le mur et en remettre des neuves. A partir de là on pourra reconstruire le balcon tel qu'il se présentait autrefois, c'est-à-dire quand il entourait la maison de deux côtés, et envisager la reconstruction du toit.



Démontage de la totalité du toit avec l'aide des deux fils. Les poutrelles plantées dans le mur étant encore bonnes, elles porteront les pièces horizontales sur lesquelles viendront s'appuyer les chevrons. La cheminée sera raccourcie et restaurée ultérieurement.



Le toit à nouveau revivifié en chevrons et en lambris, le ferblantier pourra poser les chéneaux. Le travail se fait au bord du toit sans échafaudage. 8 m de vide ! Pourvu que ce soit solide, nous avait dit le professionnel. Toutes chéneaux en cuivre en vue d'un usage illimité dans le temps.



Le toit est pratiquement achevé. On le constate, la maison est adossée à une écurie qui n'en fait pas partie, sur la droite. La cheminée attend son chapeau. La suite du travail se fera sur la



Retour d'un nouvel échafaudage. De fortune certes, mais qui tient parfaitement le coup, ancré qu'il est dans le mur et appuyé au sol par les grandes perches. Tu n'y risques vraiment rien !



La maison est achevée. On n'aurait pas su laisser le bois nu et sans protection. Situation naturellement qui pourrait se discuter.



Petite chambre à coucher du haut. Des dalles prêtes à recevoir des catelles de terre cuite, les toutes dernières en stock, lors de la démolition aucune de valable n'ayant été éminée. Nous sommes face à la vallée.



Rendons hommage à ces autres, nièces ou neveux, aides de vacances d'été, qui ont mis la main à la... au ciment. On le brasse tout à la main dans une grande cuve de plastique.



Dou cemento bene grasso ! De la bonne mortche!



Les planelles attendent leur utilisation dans la petite chambre de ce niveau, où, vu le manque, il serait nécessaire de servir des catelles carrées au centre, et allongées pour le pourtour. La poulie pour monter soit les catelles de terre cuite soit le ciment est toujours en place. Elle le restera longtemps.



L'état directement après la pose. Les joints seront moins visibles une fois secs. C'est par ailleurs, sol de la petite chambre à coucher du haut, où des catelles de récupération purent être posée, vu leur petit nombre encore intact.



De petits travaux de menuiserie, comme la confection de volets traditionnels et la création de deux portes extérieures de protection, histoire d'affronter les plus violents orage. Les portes intérieures ainsi que toutes les fenêtres seront l'affaire d'un professionnel. Du travail solide en châtaignier, un bois magnifique.



L'une des étapes, en fait la finale, la réalisation d'une cuisine avec toutes les armoires nécessaires. Le bois de chêne sera toujours de la partie. On aime son odeur lors des coupes à la circulaire.



Travail en partie achevé. Le sol est resté tel qu'il était, en terre cuite, mis à part quelques retouches minimales. Le plafond de même, noir de suie, sera gardé tel qu'il était.



Le plafond de la cuisine resté en l'état, juste quelques milliers de coup de gouge sur les poutres noires de suie afin de les revivifier.



Chambre de ménage au premier. Un fourneau sera installé dans l'angle. De toute utilité une bonne partie de l'année. Le climat de l'Italie du nord n'est pas si chaud qu'on peut l'imaginer, surtout au niveau des premières montagnes bergamasques.



La salle de bain et les toilettes, le tout naturellement séparé, auront été construites au premier étage, partie de gauche qui constituait une seconde chambre. Au-dessous se trouve une pièce ne faisant pas partie de la maison. On s'emboîte les uns dans les autres sans tenir compte d'une verticale.



Grande chambre à coucher du deuxième étage, avec une paroi « buffet » de fabrication industrielle, sous laquelle est positionné le lit de manière très originale. Les catelles sont neuves, toujours en terre cuite, le plafond est de reconstruction.



Détail de l'entrée de la cuisine. Catelles terre cuite restées telles qu'à l'origine. Porte extérieure originale, porte intérieure en châtaignier de fabrication artisanale d'un professionnel de Ubiale, à quelque 12 km de là.



Cette même porte extérieure au soleil couchant.



Comparaison n'est pas raison ! L'entier de la partie verte est du voisin.





Et désormais y aura toujours du bois devant la maison.



Et un petit coup d'œil sur la cheminée, tout là-haut, tout là-haut ! Le petit panneau au-dessus de la vigne indique : Cà di Musitei, une famille qui avait vécu là avec treize enfants !





Les mains de l'homme, si précieuses que le travailleur les protège dès qu'il le peut.



L'hommage de la Poste à la main de l'homme.



Maintenant un panneau vous indique ce qu'il vous faudrait voir. C'est à l'autre bout du hameau.



Vue de l'ancienne écurie. Regard contre le fond où se trouvent la barre d'attache pour les trois bêtes de l'exploitation, la vache, la génisse et le veau de l'année.



Regard depuis les crèches contre la porte et la fenêtre. Il y a des ondes positives en cet endroit.



A l'étage au-dessus, l'ancienne grange transformée en musée. Il y a un peu de tout

L'orage

Il avait plu une partie de la journée. Il pleuvait d'ailleurs depuis le lendemain du jour où ils étaient arrivés, soit dès le dimanche soir, et l'on était maintenant le jeudi. Les ruisseaux, d'ordinaire à sec, regorgeaient d'eau, qui tous allaient alimenter la rivière principale qui courait au fond de la vallée. Si bien que l'on entendait sans que cela n'arrête une seule seconde le bruit puissant de l'eau qui s'écoule et forme des chutes et roule sa masse maintenant effrayante. Et ce grand écoulement s'entendait mieux encore la nuit, quand les bruits ordinaires des humains cessent. Et il se percevait d'autant plus quand, à l'heure du coucher il montait à l'étage et arpentait le balcon de bois pour tout à coup s'arrêter, empoigner l'une des barres de sécurité et tenter de percer la nuit. Il la devinait, là-bas, au bas des pentes, au-delà des bois et des quelques maisons étagées à leur pied, la rivière. Et il la savait grosse et furieuse. Et surtout elle n'arrêtait pas, quand bien même ce soir la pluie avait cessé de tomber et que maintenant plus rien n'était visible de ces innombrables ruisseaux. Ceux-là même que l'on savait depuis des milliers d'années, voire plus encore, éroder la montagne qui s'était usée et partagée depuis de si longs temps en ces profondes dépressions dont le haut était en Y mais que néanmoins désormais la forêt toute entière avait reconquis. De jour, on pouvait lire dans le paysage comme dans un livre. Toute cette vaste histoire était inscrite dans le terrain, dans la roche même la plus dure que l'eau usait avec une patience que l'on ne saurait pas comprendre. Car il n'entre pas dans le raisonnement de l'homme que ces montagnes aient pu être là depuis des millions d'années et mieux encore il ne sait pas appréhender des espaces de temps si grands.

Il s'était couché. Et c'est alors que la pluie avait repris. Mais cette fois-ci avec une violence qu'elle n'avait pas encore eue depuis le début de la semaine, il y a quatre jours. Il l'entendait de son lit quand bien même la porte était fermée et que vu son épaisseur et sa qualité, d'ordinaire elle ne laissait filtrer aucun des bruits du dehors. Il l'entendait sur le toit, sur le balcon même. Et les chêneaux glougloutaient. Et c'était un immense ruissellement, comme si le ciel ne déversait plus une simple pluie, mais avait ouvert ses vannes au maximum pour vous envoyer de véritables paquets d'eau. Et il lui vint alors le retour des angoisses d'autrefois, quand les toits fuyaient et que l'eau des gouttières ayant transpercé les sols et les plafonds, vous suintent dessus, et mouillent le lit, et inondent vos livres. Ces angoisses profondes qui l'avaient accompagné toute sa vie. Et il sentit ce point là, sur le côté, qui lui aussi l'avait accompagné une bonne partie de celle-ci. Et tout cela se tourna bientôt seul vers l'estomac qu'il avait en patraque ces jours-ci. Cette partie de son corps, si délicate que c'en était un problème désormais de chaque jour, n'était plus qu'une sorte de mou malsain qui gangrénait son intérieur. Et il écoutait la pluie. Et il se demandait quand viendrait la catastrophe, celle où précisément on viendrait lui crier dans les oreilles que le toit fuit, que telle ou telle chambre est inondée, qu'il faut vite

faire quelque chose. Et lui de s'imaginer dans son angoisse presque hors de toutes proportions, de se relever, de redescendre au premier étage où sont ses habits de travail qu'il aurait revêtu à la hâte, et tout soudain, comme un pompier en service, d'aller repérer le sinistre et de tenter d'y apporter le remède qu'il convient. Ce pouvait être ici dans cette maison, ou à côté dans la grande. Le problème serait le même, mettre des bacs sous les gouttières, car impossible bien entendu de monter sur un toit sous une telle pluie et dans l'obscurité. Ce serait alors la glissade assurée en bas de celui-ci et par conséquent ta mort immédiate huit mètres plus bas sur les pavés de la rue ou une barrière ou un mur quelconque.

Et même si rien ne tout cela semblait ne vouloir se produire, les souvenirs anciens de telles catastrophe ne pouvaient lui permettre de dormir. Il s'était mis sur le côté. Mais rien ne passait, ni l'angoisse, ni les maux d'estomac. Et il était là en cette position, se souvenant en particulier de cette nuit-là où ils refaisaient le toit de la grande maison. Ils n'avaient pu l'achever pendant la journée. Ils avaient en conséquence et en prévision de la pluie placé une immense bâche sur le trou béant qui restait à nu. Ce serait sans doute suffisant, avaient-ils pensé. Mais voilà, pendant la nuit l'orage avait éclaté avec une telle violence, de telles quantités d'eau s'étaient abattues sur le toit et la bâche, le vent avait si violemment soufflé, que celle-ci s'était arrachée. Et qu'il pleuvait à verse dans le galetas. Et qu'il avait fallu tant bien que mal remettre la protection en place tandis que la pluie ne cessait d'inonder la dalle de béton qui n'était hélas pas étanche. Si bien que l'eau ayant filtré au travers de sa masse, dégoulinait sur le lit. Vite des seaux, des bassines, des serpillères, des chiffons. Mais sans pour autant que la catastrophe ne soit maîtrisée et que là-haut, à deux ou trois, l'on ne s'active à la panosse pour remplir des seaux qu'ensuite l'on vidait dans la rue par-dessus la barrière. On panossait, on panossait, tandis que l'eau dégoulinait toujours du toit. Et si l'orage par moment diminuait d'intensité, ce n'était que pour mieux recommencer cinq minutes plus tard. Et si même il devait cesser tout à fait, semblait-il, de telle manière que l'on put redescendre dormir, il recommença au milieu de la nuit pour nous apporter les mêmes problèmes. On fut donc là plusieurs fois, et cela devint même un aller et retour si régulier qu'il les envoya tous dormir tandis qu'il resta seul là-haut à veiller et à panosser quand il le fallait.

Quelle nuit ! Elle vint se rajouter plus tard dans ses souvenirs à toutes ces catastrophes d'eau qu'il avait du affronter dans sa vie, les orages, les tuyaux qui fuient, les écoulements qui percent. C'était un peu comme s'il avait été seul responsable de tous les toits du monde. Mais dans tout ça, ce qu'il redoutait encore le plus, c'étaient les cris d'angoisse des autres quand on l'appelait pour lui signifier qu'il y avait telle ou telle catastrophe en cours et que c'était à lui, à lui seul d'y remédier.

Seul face à toute l'eau du monde ! Et cela à jamais, jusqu'au dernier jour, où enfin il pourrait remercier le Seigneur de n'avoir plus à s'inquiéter ni des vannes du ciel, ni celles des hommes !

Et ce jour-là, bien entendu, ne manquerait pas d'arriver !



En des temps moins troublés, et au petit jour de ce même jour !

De la difficulté de partir

M'apprêter à quitter notre maison de base, telle on pourrait l'appeler, me jette des jours à l'avance dans des transes pas possibles. L'inconnu, c'est-à-dire ce que l'on va rencontrer sur le chemin et là-bas, m'angoisse, me tourmente, me fait regretter mon futur départ pour n'avoir qu'une seule idée en tête : rester ici. Me cramponner à ma maison, à mes livres, à mon lit. Ne pas bouger.

Et c'est le départ quand même. Une bonne demi-journée de voyage si ce n'est plus quand on s'arrête en route.

Je dois reconnaître que sitôt après la Pierre à Punex, nom du col qui nous permet de gagner la plaine, cette fameuse angoisse du départ s'est déjà estompée. A nous le monde ! Ou tout au moins sa découverte. Et puis voir autre chose, enfin, que son trou ! Pensées donc absolument contradictoires que je ne m'explique pas.

Le voyage, en général, se passe de manière acceptable, et quand bien même il faudra affronter la périphérie de Milan où les conducteurs sont prêts à vous couper la route à tout moment, ignorant totalement l'usage du signofile. Ce là-bas, alors que défilent les immeubles tous plus laids les uns que les autres, que tu dépasses l'Hôtel Cosmo dont l'immensité t'interpelle, où tu es en péril de mort. Vingt dieux ! Tu ne retrouves un rien de sécurité qu'après que cette étape redoutable soit franchie. L'autoroute qui mène à Bergame est à quatre voies, ce n'est certes pas encore une partie de plaisir, et ce ne le sera par ailleurs jamais, mais enfin, les risques paraissent moindres. Et ainsi ira-t-on jusqu'au bout, pour enfin, au terme de cette équipée, retrouver la famille et bientôt « la » maison.

A peine a-t-on ouvert la porte que l'on retrouve notre environnement. Aimé de la première à la dernière pierre, de toutes ses catelles de terre cuite, de tous ses murs, mieux encore de ses escaliers de bois et de ses balcons. Alors, après que tu aies décoté toutes les portes, et celles-là tu les aimes de la même manière que les autres éléments, les dernières, au niveau du deuxième étage, du balcon, assez large pour y placer une petite table l'été, quand il fait chaud et qu'ici tu es à l'ombre, tu peux contempler le hameau et sa région. Soit cette vallée et les montagnes qui l'encadrent, plus ces autres plus lointaines dont l'altitude supérieure les laissent encore couvertes de neige au mois d'avril. Tout cela est beau. Naturellement vu quand il ne pleut pas et que l'air garde une certaine limpidité.

Tu t'es enfin retourné pour gagner la chambre à coucher principale, la où est le grand lit et les deux bibliothèques où tu choisis d'emblée la lecture qui te servira de loisir déjà ce soir, BD ou western, pas mieux, pas pire, ce dont tu te délectes année après année.

Et là, dès cet environnement, ce sera demain déjà ton point de départ de tes activités qui toucheront peut-être à d'autres des bâtiments, ou aux terrasses là-bas, dont il convient de nettoyer les murs de pierres sèches des épines qui les envahissent, ou encore les bois proches, mais seulement en lisière, car l'essentiel est d'une pente si raide que tu n'oserais d'aucune manière procéder à des travaux forestiers. Tu seras heureux. Tu ne parles certes pas le dialecte, tu les comprends à peine, pas étonnant, ils utilisent l'italien et le bergamasque, si bien que tu n'en sauras jamais aucune, mais voilà, restent ici des gens qui ont connu la Suisse et qui te communiquent en français ce qu'ils ont à te dire, derniers témoins d'une époque qui va se terminer avec eux. Car désormais les gens d'ici n'émigrent plus, ils ont assez de travail chez eux, la Suisse leur est une totale inconnue.

Ce petit pays, ces maisons de pierre, et pour nous celles avec des bacons de bois dont la matière est toujours agréable à la main, même pas froide en hiver, et même pas brûlante en été. Et c'est celui-ci que dans quelques jours, car tu n'es jamais là que pour peu de temps, surtout hors de la belle saison, que tu devras quitter bientôt. Plus encore que le pays, ta maison. Et voici le dernier jour où ton épouse met tout en ordre comme il faut. Et toi, désormais désœuvré, tu erres

comme une âme en peine dans cet intérieur dont tu connais chaque cm², chaque clou, puisque c'est toi à peu de chose près qui a tout mis en place. Et tu te rends compte soudain que tu es comme fou. Non seulement tu ne sais plus à quoi vraiment t'occuper, mais en plus tu ne sais plus trop que penser. La lecture ne te vaut rien. Les travaux du ménage, que tu effectues en renfort, peuvent meubler quelques heures, mais dans l'ensemble ils ne sauraient faire de cette journée une réussite ! Alors voilà, tu montes dix fois aux balcons du haut. Tu caresses les bois, des mains courantes, des poutres et des portes. Tu touches les tapisseries, tu admires les catelles du sol, tu regardes le paysage. Tu appelles le chien des voisins, tu attardes tes regards sur les montagnes les plus lointaines et qui dépassent les 1600 mètres d'altitude, tandis qu'ici tu en es à la moitié, tu regardes les rares habitants du hameau arpenter la rue. Tu entends les poules picorer dans le poulailler voisin, tu admires la belle vache en ses premiers jours de pâture dans l'herbe désormais en pleine croissance après plusieurs jours de pluie, cinq sauf erreur, tu perçois les tchoc, tchoc que l'on fait en préparant des petits bois devant une remise. Et en plus, long bruit issu du fond de la vallée, tu entends la rivière rouler ses grandes eaux à cause des cinq jours de pluie que tes vacances t'ont offerts ! Bref, tu t'imprègnes encore et encore de ces petits riens que tu devras abandonner bientôt. Le cœur lourd, c'est certain. Car tu les aimes tant, ces choses-là. Et tu vas, oui, les quitter, pour retrouver là-bas, au terme d'un nouveau voyage, celles que tu connais d'habitude, la plupart du temps, plus de 10 mois par année.

C'est ainsi, la vie. Et c'est ainsi, quand par les forces du destin plus par ta propre volonté, tu habites deux domiciles depuis plus de vingt ans, et que tu ne pourras jamais, à vrai dire, choisir lequel des deux serait le seul auquel tu puisses désormais t'attacher.

